

18 SEPTEMBRE 1947

4,00 FRS

Le trait fulgurant a tranché la corde. Corentin et Belzébuth vont-ils s'écraser au sol ?... (Voir p. 3.)

UN NOUVEAU JEU - CONCOURS

RÉSERVÉ AUX MEMBRES DU « CLUB TINTIN »

LES cinq premiers messages que j'ai eu le plaisir d'adresser aux membres du « Club Tintin », de quinze en quinze jours, depuis deux mois, ont obtenu un gros succès de curiosité.

Non seulement vous aviez la satisfaction de déchiffrer ces messages au moyen de la grille qui vous avait été envoyée, mais vous bénéficiez encore de la primeur de nouvelles que les lecteurs du journal n'apprenaient que plus tard.

Pour mon sixième message, et les quelques suivants, j'ai imaginé un jeu — qui sera aussi un concours — auquel je vous invite tous à participer d'enthousiasme.

Cette fois, vous connaitrez non seulement le plaisir de déchiffrer mon message, mais aussi la joie de pouvoir y répondre à l'aide de la grille que vous possédez.

Vos réponses feront l'objet d'un concours. De quinze en quinze jours, le nom du gagnant sera publié et le prix qu'il aura obtenu (une surprise) lui sera envoyé en même temps.

Lisez donc très attentivement le message ci-après et conformez-vous strictement à ce qu'il vous demande. Bien entendu, c'est en langage secret que vous devrez me répondre.

O	A	C	U	M	U	N	M	E	O
Y	H	P	N	A	E	E	N	L	H
A	R	N	T	D	A	P	S	E	L
E	U	L	S	E	B	T	E	A	E
L	S	G	S	R	D	P	E	L	I
L	C	E	L	S	E	L	N	E	E
E	D	N	E	T	E	L	C	E	U
T	R	R	T	A	R	I	S	P	R
R	E	S	D	S	M	Q	I	O	E
L	M	A	E	U	U	E	I	T	I

L'amusant de ce jeu-concours c'est que les lecteurs du journal, qui ne sont pas membres du Club, ne sauront même pas ce dont il s'agit. Malgré la diffusion du message, le secret restera donc entre nous.

J'espère recevoir vos réponses dans le courant de la semaine. Le concours sera clôturé huit jours après que mon message vous aura été adressé. Ne tardez donc pas à y répondre.

Dans quinze jours, je vous poserai une nouvelle question, mais d'un tout autre ordre. Je m'efforcerai de varier le jeu le plus possible, afin que tous vous ayez la possibilité d'y réussir.

Et maintenant, bonne chance, mes amis ! Que ce concours — strictement réservé aux membres du Club — nous rapproche encore les uns des autres. Et qu'il nous soit une occasion de communier dans la joie de la recherche et de la création.

Tintin



MON COURRIER

DELLA FAILLE JEAN, Marche. — Tu ne trouveras nulle part l'album que tu cherches parce qu'il n'est pas en vente pour le moment. Si tu lisais « Mon Courrier » chaque semaine, tu le saurais depuis longtemps. Patience.

CHARLES, Sars-la-Buissière. — Puisque tu préfères les aventures de Tintin à celles de Quick et Flupke, te voilà comblé. Moi aussi je suis heureux de te compter parmi les membres du Club.

CADIERE ALPHONSE, Ganshoren. — Si le journal te semble trop mince, c'est parce que toutes les histoires t'intéressent et que tu les dévores littéralement. Bientôt, d'ailleurs, nous publierons de nouveaux récits. Quant au « Sceptre d'Ottokar », il sera mis en vente vers la fin de l'année.

DELHAISSE JOSEPH, Woluwe. — Non, « Tintin au Pays des Soviets » ne sera pas édité avant longtemps. Milou, le capitaine et tous mes amis te saluent cordialement.

POCHET JEAN-MICHEL, Bruxelles. — Si tu es membre du Club, tu dois avoir reçu la grille. Si tu possèdes la grille, tu dois pouvoir déchiffrer mes messages. Si tu déchiffres mes messages, tu le fais certainement avec intelligence et, dans ce cas, il n'est pas nécessaire que je te les traduise ! D'accord ?

ATTENTION! C'est le 25 SEPTEMBRE 1947 que sortira notre magnifique NUMÉRO SPÉCIAL SUR 24 PAGES

Dès à présent, retiens-le chez ton libraire habituel.

MEMBRE N° 710, Stockel. — Bien reçu ton message secret. Merci. Tu peux toujours m'en envoyer, si tu le souhaites. Je les lirai avec plaisir.

GEORGES ANTOINE, Dinant. — Tu voulais que reparaisse « Le Temple du Soleil ». J'imagine que ton souhait est comblé, à présent ?

DE GHELLINCK YVES, Elseghem. — Puisque Blake et Mortimer sont devenus tes amis, tu pourras les retrouver lorsque « Le Secret de l'Espadon » paraitra en album, ce qui ne tardera guère.

DUSARIEZ MICHEL, Koekelberg. — L'histoire de la ville d'Anvers vaut, en effet, d'être racontée. Nous y songerons quelque jour.

PEETERS PAUL, Bruxelles. — Que veux-tu, mon cher Paul, la vie est chère pour tout le monde. Une prochaine fois, nous te convierons à une réunion des amis de Tintin où tu pourras certainement te rendre.

BOUCHARD MARIE-FRANCE, Estaimpuis. — Je transmets ton message : « Désire correspondre avec une jeune fille de quatorze ou quinze ans, assez pieuse et de très bonne famille. J'aime beaucoup la lecture sérieuse, ainsi que le cinéma ».

TINTIN

Administration, Rédaction et Publicité : Bruxelles, 55, rue du Lombard.
Editeur-Directeur : Raymond LEBLANC
Rédacteur en Chef : André-D. FERNEZ
Imprim. : Etablissements VAN CORTENBERGH 12, rue de l'Empereur, Bruxelles

Les manuscrits et les dessins non insérés ne sont pas rendus.

ABONN.	*3 mois*	*6 mois*	*1 an*
Belgique :	47 Frs B.	90 Frs B.	175 Frs B.
France :	142 Frs F.	275 Frs F.	530 Frs F.
Congo B. :	65 Frs B.	125 Frs B.	240 Frs B.

(Prix au numéro : 5,50 Frs.)

ALBUMS

« Le Lotus Bleu », « Tintin au Congo », « Tintin en Amérique », « L'Oreille Cassée » 60 Frs.
Tous les paiements s'effectuent, pour la *Belgique* au C. C. P. 190.916 — « Les Editions du Lombard », rue du Lombard, 55, Bruxelles.
Pour la France : à Tintin-Paris - Boite Post. 14.
Pour le Congo : à Tintin-Congo - Boite Post. 449.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER





















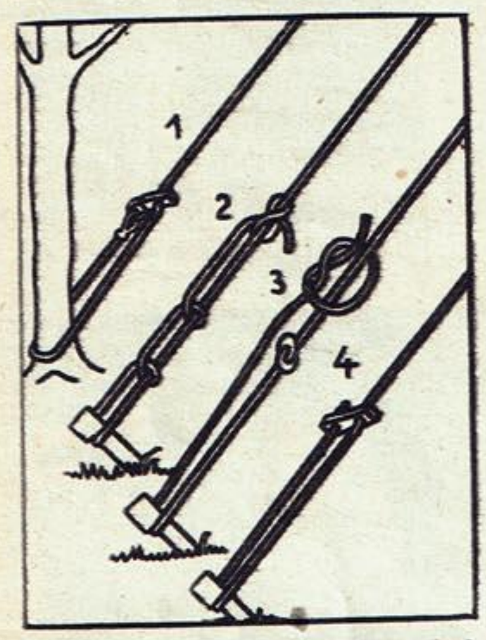
(A suivre.)



Mon cher Caméléon,

J'AI remarqué que bien des scouts ignoraient la manière de dresser leur tente convenablement. Lorsqu'un petit accident se produisait, lorsque, par exemple, la corde du tendeur cassait, ils ne trouvaient d'autre moyen que de faire un vulgaire nœud de plein poing ou un nœud plat (quand ce n'était pas un nœud de vache !) pour réparer les dégâts !...

Un bon conseil, mon cher Caméléon : soigne bien tes tendeurs. Mieux vaut prévenir que guérir. Aligne-les dans les



deux sens : dans le prolongement de la couture et parallèlement à la tente. Ensuite, n'oublie pas de les détendre chaque soir, pour les retendre le matin suivant. Si tu veux éviter qu'on te les arrache en passant, agrémente-les d'un nœud de papier ou de toile blanche, qui les signalera.

Tu trouveras dans le dessin ci-dessus, quelques exemples de nœuds de tendeur qui pourront te venir à point.

Bien à toi.

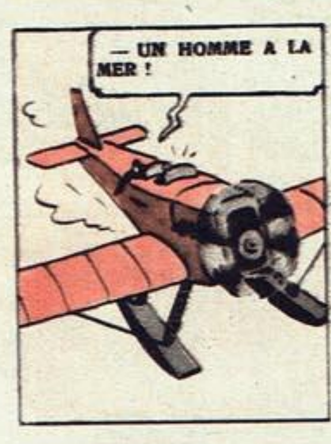
BISON SERVIABLE.







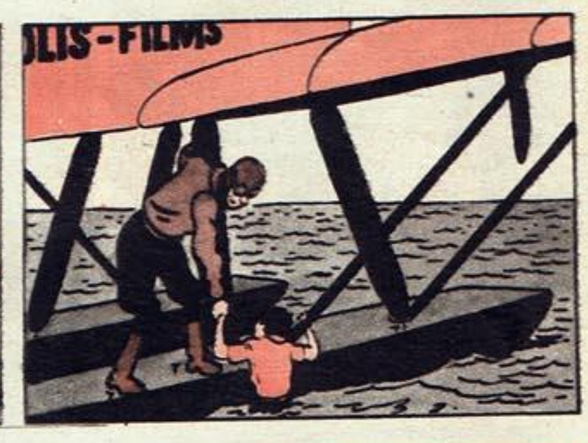














QUANT à la « baguette », très en faveur au début de la radiesthésie, elle a été éclipsée par le pendule, plus sensible. Elle est pourtant encore utilisée souvent par les spécialistes qui travaillent dehors, à la campagne principalement, parce qu'elle est moins « dérangée » par la marche ou par le vent.

Primitivement, on cueillait une baguette de coudrier, ou de noisetier sauvage, et on la coupait de manière à garder deux branchettes formant entre elles un angle aigu. Actuellement, on a plutôt tendance à employer la baguette artificielle, composée de deux baleines (provenant de l'animal du même nom) attachées ensemble à une extrémité, de manière qu'elles aient tendance à rester fixées l'une à l'autre. L'opérateur prend dans chaque main l'extrémité libre de chacune des branches, en tenant la paume des mains vers le haut. La baguette formera, alors, un « V » horizontal, dont la pointe sera dirigée vers l'avant. L'opérateur se promène, en tenant solidement la baguette dans cette position, à la hauteur de son estomac. Quand il passe au-dessus de ce qu'il recherche, une source par exemple, la pointe de la baguette se relève brusquement.

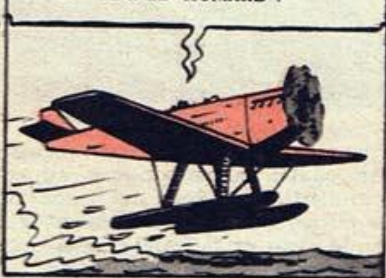
Il semble à certains opérateurs que ce brusque mouvement de la baguette soit une indication plus précise et plus certaine que l'oscillation du pendule. Ils ont peut-être raison en ce qui les concerne, bien que d'autres soient d'un avis opposé, car, je vous le répète, la radiesthésie est surtout une question de personnalité.

Si vous voulez faire également une expérience de baguette, prenez deux vieilles baleines de corset. Mettez-les l'une à côté de l'autre, et faites, à l'un des bouts, une ligature qui les maintiendra ensemble.

Placez à terre, au milieu d'une pièce, un bassin d'eau. Puis prenez en mains votre baguette, de la manière classique, conformément au croquis ci-contre.

Vous devez appliquer les coudes au

... DU MYSTÈRE
... Jo, Zette et Jocko







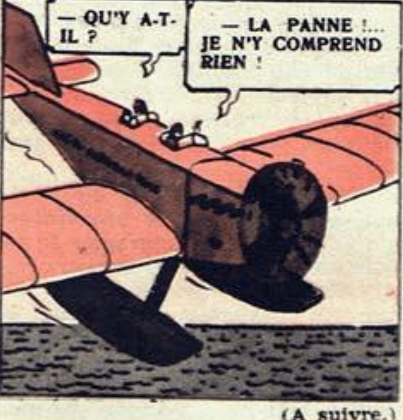












(A suivre.)



OU IL EST QUESTION DE JEUNES VIEILLARDS, DE VESSIES ET DE RADEAUX

Je vous ai parlé récemment, les amis, d'une dame âgée de cent ans qui avait sollicité la faveur de recevoir le baptême de l'air. Cela se passait en Suisse.

Il paraît que je ne devais pas courir si loin pour rencontrer de vieilles personnes qui, faisant preuve d'une juvénile ardeur, s'embarquant résolument dans un avion alors que, dans notre esprit, seul un fauteuil à roulettes pourrait encore les séduire. En effet, j'apprends que M. Antoine Bissot, de Jevigné (province de Liége) a fait sa première excursion aérienne à l'âge de quatre-vingt-dix ans et que dans notre bon Borinage il n'est question que d'un indigène de Frameries, un certain M. Achille Gaulet, qui vient de partir à la conquête de l'air à cent ans révolus. Gageons que nos chers lecteurs et amis de France pourront me citer des exploits analogues dont leur beau pays aura été témoin.

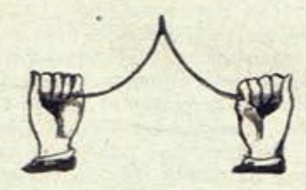
Puisque je vous entretiens de vieilles dames et de vieux messieurs restés modernes et verts malgré « des ans l'irréparable outrage », ne faut-il pas aussi que je vous signale la prouesse sportive de ce vieillard dont on fêtait, le mois dernier, le cent dix-septième anniversaire (il était donc aussi ancien que l'indépendance belge) et qui éteignit en soufflant une seule fois les 117 bougies dont son gâteau d'anniversaire était hérissé ?!

Un petit salut, en terminant, à MM. Radeau et Vessie. Le premier a remporté haut-la-main, si j'ose dire, la traversée de la Meuse à la nage. Le second est un des meilleurs sauteurs en hauteur de la libre Amérique. Il est vrai qu'on doit flotter sans douleur quand on s'appelle Radeau

E. T.



corps, et ne pas bouger les mains, la pointe de la baguette sera tournée vers l'avant.



Vous vous promenez alors lentement dans la pièce, sans que la baguette ne bouge. Mais, au moment où la pointe de la baguette passera au-dessus de l'eau, elle doit se détendre comme un ressort et se dresser verticalement. Recommencez l'expérience un certain nombre de fois, et si vous êtes vraiment sensible, vous serez étonné de sentir avec quelle force la baguette se détend entre vos mains.

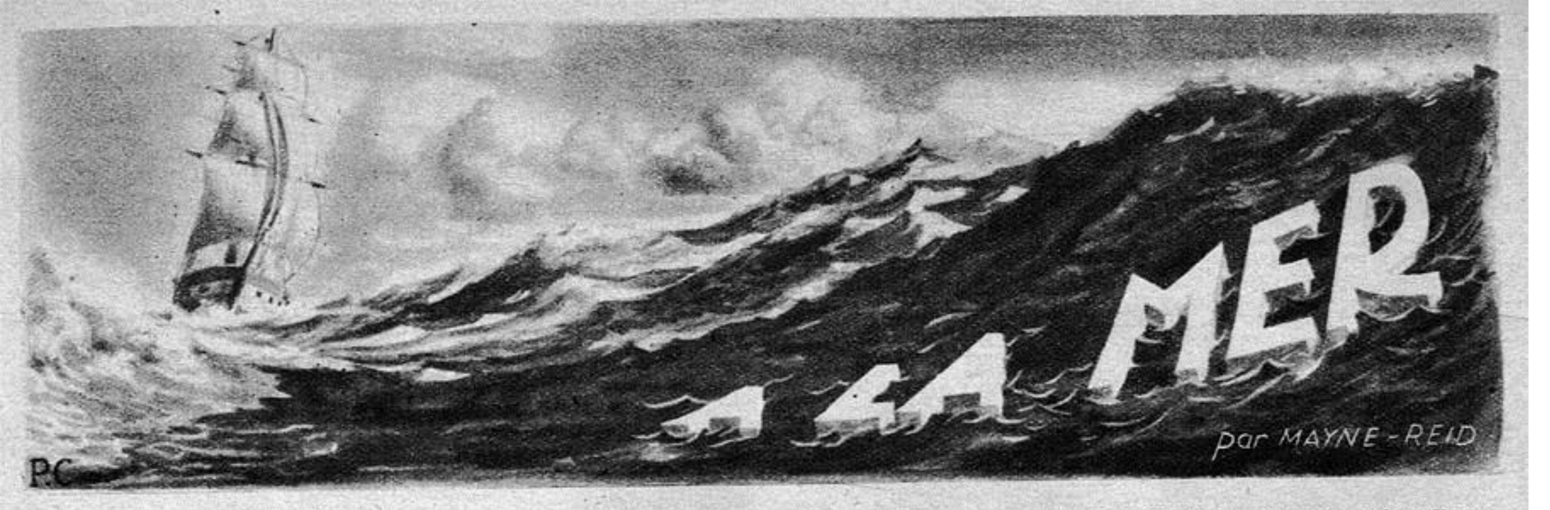
Pour corser l'expérience, priez un ami de vous bander soigneusement les yeux, et de diriger vos pas dans la pièce, en tous sens, sans que vous puissiez savoir quand vous passerez au-dessus de l'eau...

Enfin, pour vous assurer définitivement de vos bonnes dispositions, vous pouvez vous promener dans votre cave, la baguette en mains. Celle-ci devra souvent réagir; à chaque secousse, vous exécuterez sur le sol une marque à la craie; l'ensemble des marqués vous indiquera le tracé de l'égoût.

Ceux qui auront réussi toute cette série d'expériences pourront se prétendre aptes à devenir radiestésistes. Mais attention... ne vous croyez pas très forts pour celà ! N'interprétez pas ! Ne vous vantez pas ! Vous ne connaissez encore rien du tout à la radiesthésie. En vous vantant, vous risquez de vous rendre ridicules, vous et la science nouvelle que vous voulez défendre.

Seulement, si vous êtes réellement intéressés; si vous vous sentez le courage de travailler pendant des années, régulièrement, tel un futur musicien qui aura à exécuter des gammes et des exercices pendant dix ans sans se décourager; si vous avez un peu de temps pour étudier et faire des recherches personnelles: alors, écrivez-moi. Je reviendrai sur ce sujet passionnant et vous donnerai quelques conseils utiles.





L'EFFET d'un pareil traitement se manifesta bientôt; quelques jours après qu'on les eût embarquées, les pauvres victimes de cette cupidité barbare n'étaient plus reconnaissables; leur corps était amaigri, leurs joues creuses, leurs yeux enfoncés, tout leur visage avait quelque chose de féroce qui était hideux à contempler; leur teinte noire avait perdu son éclat, et leur peau avait pris un aspect blanchâtre et poudreux, comme s'ils s'étaient roulés dans la farine.

C'était un spectacle poignant que la vue de ces hommes transformés en démons, et je ne puis exprimer ce qu'il me faisait souffrir.

Quant aux membres de l'équipage, ils n'en perdaient ni l'appétit ni le sommeil, et leur gaieté n'en était pas moins bruyante. Ces nègres, à leurs yeux, ne formaient qu'un troupeau qu'on vend et qu'on achète, et ils ne songeaient même pas aux souffrances de ces infortunés, dont les gémissements répondaient à leurs joyeux éclats de rire.

CHAPITRE XLI

Aucun événement extraordinaire n'était venu rompre la monotonie du voyage; pas une voile n'avait apparu depuis quinze jours que nous avions quitté la côte d'Afrique, et je vous épargnerai les horribles détails des incidents qui se passaient à bord du négrier.

RESUME

Le jeune Will s'est engagé en qualité de mousse à bord de la Pandore. Il s'aperçoit bientôt, avec terreur, qu'il est tombé dans un milieu d'affreux négriers. Seul, de tout l'équipage, le matelot Ben Brace lui témoigne de l'amitié. Après avoir fait procéder au chargement des esclaves noirs, le capitaine de la Pandore donne l'ordre de quitter à toute vitesse les côtes de Guinée. Il parvient, grâce à une manœuvre habile, à échapper au croiseur anglais qui le poursuit depuis plusieurs semaines, et met le cap sur l'Amérique du Sud...

Il en est un cependant qu'il faut que je vous raconte, malgré les souffrances atroces qu'il me rappelle; mais je ne pourrais le taire sans clore ici ma narration, puisque c'est précisément cet épisode qui continue mon histoire.

Quand je parle d'un incident, j'ai tort; ce n'est pas le mot qui convient pour désigner l'effroyable calamité dont tout l'équipage allait être victime.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, il y avait quinze jours que nous avions quitté la côte; le vent n'avait pas cessé d'être favorable et nous étions alors au milieu de l'Atlantique, c'est-à-dire à moitié chemin du cap Palmas et de la pointe la plus orientale de l'Amérique du Sud; nous nous trouvions ainsi à plusieurs centaines de milles de chacun des deux rivages.

La brise continuait à être belle, et tout semblait présager une traversée à la fois prompte et heureuse. Je me réjouissais de la rapidité de notre marche, car elle hâtait ma délivrance. Chaque jour me paraissait aussi long qu'une semaine de misère : les tourments que subissaient les malheureuses victimes de l'entrepont centuplaient pour moi la durée des minutes, et j'aspirais de tous mes vœux au moment où mon arrivée au Brésil terminerait leur supplice et le mien. La mortalité devenait effrayante; le bruit que faisaient les cadavres en tombant à la mer, où on les jetait sans plus de cérémonie qu'un chien mort, était devenu aussi fréquent que celui de la cloche qui annonçait les heures. On ne se donnait pas même la peine d'attacher un boulet ou une pierre au cou de ces infortunés, dont les cadavres, gonflés outre mesure, demeuraient à la surface de l'eau et flottaient dans notre sillage, ballotés par les vagues que soulevait *la Pandore*. Néanmoins cette vue odieuse n'affligeait pas longtemps nos regards; bientôt le cadavre dont nous étions suivis disparaissait tout à coup au milieu d'un flot d'écume : un nuage voilait un instant le hideux repas auquel cette proie conviait les monstres de l'abîme; il s'effaçait peu à peu, et, à l'endroit où flottait quelques minutes auparavant une forme humaine, on n'apercevait plus que la nageoire d'un requin fuyant sous l'eau avec vitesse.

Si incroyable que cela puisse paraître, ce spectacle amusa tout d'abord les matelots du négrier; puis il perdit son intérêt en devenant trop fréquent et ne leur procura même plus un moment de distraction. Moi-même, que ce hideux tableau avait impressionné au début d'une manière si pénible, je finis par en être moins touché de jour en jour, non pas que je fusse devenu insensible, mais parce que je m'habituais à supporter la douleur.

Parmi les requins dont nous étions entourés, il en était plusieurs qui suivaient *la Pandore* depuis la côte d'Afrique; j'avais fini par les reconnaître à certains signes, et leur aspect m'était devenu familier; quelques-uns portaient les cicatrices d'anciennes blessures qu'ils avaient reçues en se battant avec leurs pareils, et j'avais observé qu'il en existait de plusieurs genres, bien que pour les hommes du négrier ce ne fût jamais que des requins. Mes observations n'étaient guère plus scientifiques et plus précises que les leurs : j'avais trop de besogne pour qu'il me fut possible de songer à autre chose, et ce n'était que par instants que je pouvais faire attention aux habitants de la mer. Néanmoins il était facile de voir que le nombre des requins était beaucoup plus grand qu'au départ et qu'il s'accroissait tous les jours; c'était maintenant par douzaines qu'ils entouraient *la Pandore;* tantôt ils passaient devant la proue et tantôt ils nous suivaient comme une bande de marsouins; d'autres fois on les voyait sur les flancs du navire, la tête dirigée vers le pont comme s'ils avaient voulu monter à bord, et ils nous regardaient avec des yeux avides, comme des chiens affamés qui espèrent qu'on va leur jeter un os.

Mais revenons à cette calamité que j'ai promis de vous décrire.

CHAPITRE XLII

N'oubliez pas que nous nous trouvions en pleine mer, à quelques centaines de milles du plus proche rivage.

Plusieurs requins suivaient « la Pandore » depuis la côte d'Afrique.

Un matin, j'arrivai sur le pont un peu plus tard que d'habitude; j'étais réveillé en général de très bonne heure par un juron du contremaître, ou plus rudement encore toutes les fois que cet affreux homme se trouvait assez près de mon hamac pour me secouer d'importance. Mais le matin dont il est question, je ne sais par quel motif, personne ne me réveilla d'une façon ni d'une autre, et j'en profitai pour dormir un peu plus tard qu'à l'ordinaire.

Il faisait jour depuis longtemps lorsque je me réveillai; le soleil inondait de ses rayons le gaillard d'avant, toujours si obscur à l'heure où j'abandonnais mon cadre, et je pouvais distinguer tous les objets dont la pièce était garnie. La lumière, qui frappait mes yeux tout gonflés par le sommeil, me disait assez que depuis longtemps j'aurais dû être à àla besogne, et ma première idée fût que je devais m'attendre à un certain nombre de coups de corde de la part du contremaître aussitôt que je paraîtrais sur le tillac.

Il était inutile de chercher à l'éluder; tôt ou tard, j'étais sûr de mon affaire, et mieux valait se débarrasser tout de suite; je serais au moins délivré du poids que cette appréhension faisait peser sur ma poitrine.

Ayant donc pris le parti d'en finir le plus tôt possible, je mis mes souliers et ma jaquette, la seule portion de mes vêtements dont je me défisse pour dormir, et appelant à mon secours toute l'énergie qui m'était nécessaire pour supporter le châtiment auquel je m'attendais, je grimpai à l'échelle, je me hissai par l'écoutille et je me trouvai sur le pont.

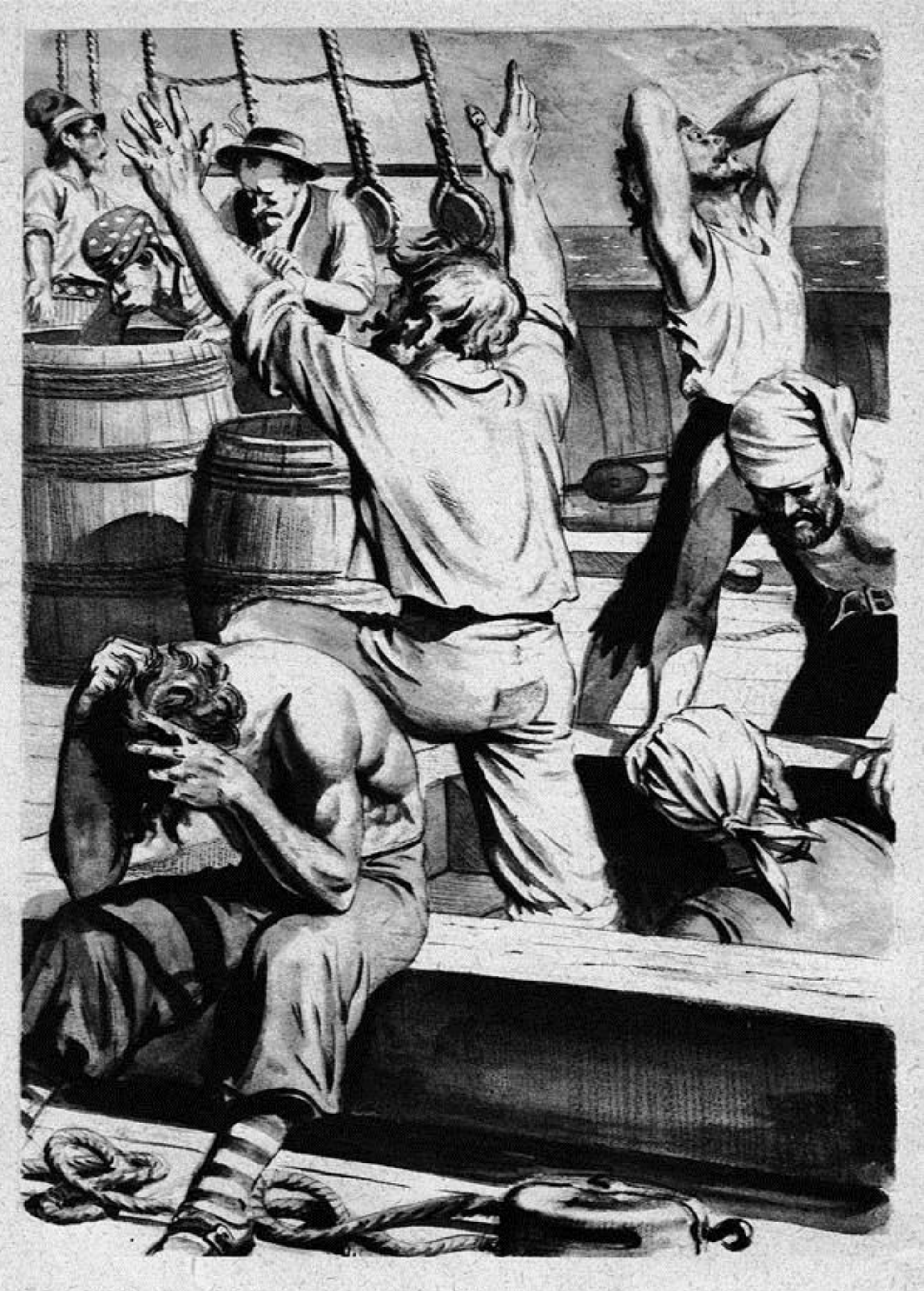
Il me sembla en y arrivant que quelque chose allait de travers et qu'une vive inquiétude régnait sur le navire : c'était un pressentiment qui m'était venu au réveil; en ouvrant les yeux, j'avais aperçu deux matelots à peu de distance de mon hamac; étrangers l'un et l'autre, ils s'entretenaient dans une langue que je ne comprenais pas, mais j'avais été frappé de l'expression de leur visage; leur physionomie était sombre, et leurs regards animés, leurs gestes significatifs m'avaient fait soupçonner qu'ils parlaient d'un évènement sérieux, d'un malheur qui menaçait *la Pandore* ou qui venait d'arriver.

— Peut-être, me dis-je en accueillant cette pensée avec joie, peut-être une voile est-elle en vue, un croiseur portant le pavillon anglais; peut-être le navire est-il déjà poursuivi?

Je m'étais rapproché des deux matelots et j'avais songé à leur demander de quoi il était question, mais c'étaient des gens d'un caractère morose, qui n'avaient jamais eu pour moi que de mauvais procédés, et je ne leur avais rien dit. Une fois sur le pont, je ne manquerais pas d'apprendre tout ce que je voulais savoir; et, l'esprit plus léger en pensant à un vaisseau de guerre, je montai lestement les degrés qui conduisaient à l''écoutille.

Mon premier mouvement en arrivant sur le pont fut de jeter mes regards sur la mer et de les tourner ensuite vers le ciel; mais pas une voile n'apparaissait à l'horizon, les flots étaient parfaitement calmes, et le ciel était sans nuage. Ce n'était donc pas la vue d'un navire, encore moins l'approche d'une tempête, qui était la cause du mouvement insolite dont j'avais été frappé.

Le skipper et le contremaître, debout sur le tillac, juraient à qui mieux mieux, tandis que les matelots allaient et venaient de tous côtés, se précipitaient par les écoutilles et reparaissaient ensuite plus pâles que des spectres et donnant tous les signes d'un violent désespoir.



Les matelots se précipitaient par les écoutilles et reparaissaient en donnant tous les signes d'un violent désespoir.

J'avais remarqué sur le pont quelques tonneaux qui venaient d'être apportés de la cale; un groupe nombreux les entourait, on en faisait sauter la bonde, et l'on en jaugeait le contenu, que plusieurs des assistants paraissaient goûter avec le plus grand sérieux.

Chacun d'ailleurs semblait prendre à ces diverses opérations un intérêt bien autrement profond qu'on n'en témoignait d'ordinaire à bord du négrier. Il était évident qu'il se passait quelque chose de grave; mais je ne devinais pas ce que c'était. Curieux de savoir enfin la cause de l'émotion qui régnait sur *la Pandore*, je cherchai Ben pour l'interroger à cet égard; je ne pus pas le découvrir. Il était probablement à fond de cale, où les tonneaux sont déposés; car il paraissait, d'après tout ce que je voyais sur le pont, qu'il s''agissait de futailles. Je me dirigeai donc vers la grande écoutille, afin de rejoindre Ben Brace.

Pour cela, je fus obligé de passer auprès du contremaître; il me vit parfaitement, mais il ne sembla même pas faire attention à moi. Quel était donc l'évènement assez grave pour lui faire oublier la punition à laquelle je m'attendais? Il fallait que ce fût quelque chose d'une bien grande importance, quelque péril effroyable.

Je regardai par la grande écoutille, et j'aperçus Ben au fond de la cale, au milieu de grandes tonnes qu'il changeait de place et qu'il paraissait examiner avec soin. Quelques matelots étaient avec lui: les uns le regardaient faire, les autres secondaient ses efforts, mais tous avaient l'air bien abattu, et la plus profonde anxiété se lisait dans leurs regards.

Je ne pus pas demeurer plus longtemps dans cette incertitude, j'attendis que le contremaître eût détourné les yeux, et me glissant par l'écoutille, je descendis dans l'entrepont et de l'entrepont dans la cale.

Lorsqu'enfin, après avoir grimpé sur les tonneaux, j'arrivai auprès de Ben, je le pris par la manche pour attirer son attention.

(A suivre.)

Traduction d'Henriette Loreau.
Illustrations de P. Cuvelier


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
Vite ! derrière ce rocher . . .
Ouf!...je respire...Eh bien, nous avons eu de la chance!... Maintenant, vite! dégageons Zorrino !
Les lamas?... le capitaine?...
Je ne sais pas, Zorrino... Ensevelis quelque part sous la neige...Pourvu qu'on les retrouve...
Capitaine!... Capitaine!...
Attention!... Toi pas crier!...
Sapristi, c'est vrai!... Pourvu que...Non, plus rien ne bouge!
Wouah ! Wouah !
Le capitaine!...Il a senti le capitaine.
Allons -y ... Cherchons-le ...
Le voilà!...
Mon Dieu! il ne donne plus signe de vie... Vite dégageons-le ...
Le malheureux! Il est gelé!...
HERGÉ

(A suivre.)

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY





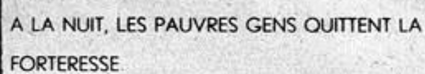


























(A suivre.)

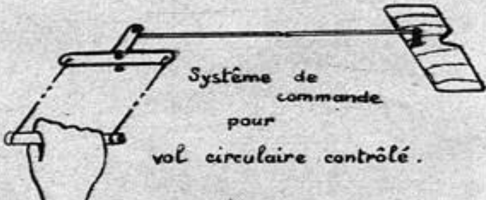


LES PROPOS DU MAJOR WINGS

IL m'a été dit que, pendant la dernière guerre, on avait interdit aux amateurs américains de faire voler des motos-modèles en vol libre. Ce serait donc la raison qui aurait poussé ces modellistes enragés à trouver quand même un moyen de se livrer à leur sport favori : ils ont décidé de faire voler leurs avions en rond, en les tenant au bout d'une ficelle, comme un cheval dans un manège. La ficelle a été doublée, pour permettre de commander le gouvernail de profondeur de l'avion, et c'est ainsi qu'est né le « vol circulaire contrôlé ».

En voici le principe général. Au centre de gravité de l'avion (donc à l'intérieur du fuselage) est fixée une petite pièce métallique, articulée sur un axe vertical, qui reçoit, d'une part, les deux fils de commande, d'autre part, une tige rigide aboutissant au gouvernail de profondeur, à un levier appelé « guignol », comme dans les grands appareils. Les deux fils de commande traversent ou longent l'aile droite, se poursuivent parallèlement, sur une longueur de 15 mètres environ, et aboutissent aux deux extrémités d'une sorte de petit « manche à balai » que l'amateur tient dans la main droite, verticalement. Quand les fils sont tendus et que le « manche » est vertical, le gouvernail, lui, doit être horizontal; quand on incline le manche vers soi, on lève le gouvernail, ce qui a pour effet de faire monter l'avion; quand on opère le mouvement inverse, le gouvernail s'abaisse et l'avion descend, comme dans un grand appareil.

En tournant autour de vous, l'avion décrira un cercle dont la circonférence aura 100 mètres, et cela dans le sens des aiguilles d'une montre. La piste doit être parfaitement unie, en planches ou, de préférence, en béton. Quand tout est bien en place, un aide met votre moteur en marche, et, sur votre commandement, lâche l'avion. Celui-ci va rouler et prendre de la vitesse; quand vous estimez, par expérience, que la vitesse est suffisante, vous « décollez » votre avion; vous lui faites faire un « palier » pour qu'il augmente sa vitesse, puis vous le faites monter encore. Un moment après, il tournera au-dessus de vous, à une dizaine de mètres d'altitude, penché sur l'aile, comme un «grand». Avant que le moteur ne s'arrête, vous le ramènerez au sol, pour pouvoir le faire atterrir correctement et « sans casser du bois » dès l'arrêt de l'hélice.



Sur quelles bases se sont disputées les compétitions? Une seule était possible : la vitesse. Les avions ont donc évolué dans ce sens, et sont devenus de véritables monstres. Taillé dans un bloc de balsa, avec des ailes à peu près plates et de 50 centimètres d'envergure, un moteur énorme qui, pour ses dix centimètres-cubes de cylindrée développe presque un cheval, le champion d'Amérique a déjà dépassé les 200 kilomètres à l'heure.

C'est très curieux, très spectaculaire, mais ça coûte très cher.

Ce que j'en dis n'est pourtant pas une condamnation du vol circulaire contrôlé. J'ai, personnellement, placé des systèmes de contrôle sur des moto-modèles normaux de vol libre, volant relativement vite (40 à 50 km-heure) et très bons planeurs. Ils décollaient remarquablement, montraient une grande souplesse, et donnaient l'impression de ne pas vouloir redescendre. Dans ces conditions, on peut, sans danger, faire des « rase-mottes », des piqués, des chandelles, et même, éventuellement, des loopings... à condition de s'y entraîner progressivement. Çà, alors, c'est du beau sport.

Voici les vacances terminées, mes amis. Vous n'aurez plus guère l'occasion de faire voler vos avions et vos planeurs. Allez-vous délaisser la Petite Aviation? J'espère que non, car l'hiver est la saison propice à la construction des modèles pour l'été suivant. Prenez-vous y à temps pour pouvoir travailler posément et soigneusement. Si vous êtes indécis et embarrassés, écrivez-moi; c'est avec plaisir que je répondrai à vos questions dans mes chroniques, et que je vous aiderai de mes conseils nourris par l'expérience.

MONSIEUR *Stephi* LE MAGICIEN



M. Kangourou, vous êtes génial! Une lettre, comme c'est simple! La vie est belle!



— M. Kangourou, votre plume est rouillée.
— J'en ai une autre.
— Son bec est cassé!



La troisième plume n'a plus de bec du tout. Pierrot s'énerve.



— Ah! voici une plume d'oie! Elle est tant soit peu usée, mais passe. Hélas, cette fois, c'est l'encre de M. Kangourou qui ne vaut rien et s'étend en pâtés!



L'AVENTURE DU VICE-CONSUL

Conte de Maurice WILDEN

NOUS étions quatre amis dinant ensemble, ce soir-là, dans un restaurant sympathique.

A la table voisine, un gros homme apoplectique entamait avec volupté son cinquième verre de schiedam, en nous jetant, de temps à autre, un regard où se mêlaient la malice et l'indulgence. Manifestement, il écoutait notre conversation.

A certain moment, il n'y tint plus et, se rapprochant de nous :

— Puis-je me permettre?... demanda-t-il.

Il s'assit et nous regarda un moment en souriant.

— Si cela ne vous ennuie pas, dit-il, je vous raconterai une histoire bien édifiante. Elle date des débuts de ma carrière et je ne puis m'empêcher d'en rire encore de temps en temps... Je m'en souviens avec profit dans les instants où j'ai quelque tendance à être trop vaniteux. Elle m'incline alors à plus de modestie, et cette leçon m'est toujours salutaire. Vous permettez ?...

Ce préambule nous rendit un peu sceptique.

— J'étais très jeune alors, poursuivit notre voisin. Je lisais beaucoup de romans policiers, et je me croyais appelé à une grande célébrité dans la carrière de détective. Donc, il y a vingt-cinq ans de cela, j'avais été envoyé en Indonésie pour y accomplir une mission du gouvernement. (J'ai oublié de vous dire, Messieurs, que je suis Hollandais.) J'arrivai à Pemakassan, chef-lieu de l'île de Madevra et m'y fis très vite de nombreuses relations.

J'avais été présenté, entre autres, au vice-consul d'Angleterre, un homme âgé et charmant, quoique un peu maniaque. Je m'intéressais beaucoup à cette époque, à la flore exotique; cette particularité me valût tout de suite la sympathie du vice-consul, qui m'invita à visiter ses collections.

Il les avait rassemblées dans sa résidence, un peu en dehors de la ville, et son bungalow était encombré d'herbiers soigneusement tenus, de plantes rares dont il était fier, et d'une splendide collection de papillons.

Son érudition en histoire naturelle était extraordinaire, et je le soupçonnais fort d'être plus préoccupé de botanique que de politique internationale...

Notre conteur but la moitié de son verre de schiedam et poursuivit :

— Or, deux jours après la visite que je lui avais faite, je fus mandé au poste de police, où l'on m'apprit une nouvelle fort désagréable. Le vice-consul, parti la veille de son domicile, n'avait plus reparu chez lui. Ce fait était d'autant plus troublant que, quelques jours avant, s'était produit un incident significatif. En traversant une rue de la ville, notre vice-consul, distrait, avait failli être renversé par un pousse-pousse. Il avait fait arrêter le coureur. D'après certains dires, l'indigène, en quittant le poste, avait proféré des menaces de mort contre le vice-consul.

Aussi n'est-ce pas sans appréhension qu'on apprit la disparition de celui-ci. Vous savez que, dans ces îles, existent encore quelques sectes fanatiques. A cette époque les « vengeances » étaient fréquentes et l'on craignait un attentat, ou, tout au moins, un enlèvement.

Sans en être prié le moins du monde, je m'offris à diriger les recherches. J'étais impatient d'affirmer ma valeur aux yeux de Pemakassan tout entier.

On m'adjoignit deux collègues, ainsi que quatre policiers indigènes, solidement armés et nous partîmes à la recherche du disparu.

Je me rendis d'abord à son bungalow. Son boy m'apprit que l'« Excellence » avait quitté son domicile la veille au matin, probablement pour une promenade, et qu'il n'avait plus reparu.

Je me fis indiquer la direction qu'il avait prise et nous marchâmes une demi-heure avant de rencontrer âme qui vive.

Je trouvai enfin un indigène qui peignait des poteries sur le seuil de sa case. Il se rappela parfaitement avoir aperçu la veille, un homme dont le signalement était celui du vice-consul. L'Anglais marchait seul, dans la direction des collines. Je pensai immédiatement : « C'est un guet-apens ».

Nous poursuivîmes notre route, sous un ciel nacré. Sur un chemin de traverse qui s'enfonçait dans les taillis, nous aperçûmes des traces de pas. Guidés par nos policiers indigènes, nous les suivîmes.

Je ne sais combien de temps nous marchâmes ainsi, à la file, nous enfonçant de plus en plus dans un étroit sentier où nos vêtements s'accrochaient à des plantes étranges. L'endroit était solitaire, propice à tous les mauvais coups. D'instinct, nous serrions la crosse de nos revolvers, prêts à toute éventualité.

Les traces de pas qui, auparavant, dénonçaient une marche normale, étaient maintenant plus espacées, ce qui prouvait que le fugitif avait couru, probablement pour échapper à ses agresseurs.

Nous arrivâmes près d'un épais buisson, où j'aperçus plusieurs traces de pieds au même endroit.

— Plus de doute, pensai-je, il y a eu lutte.

J'examinai les traces plus attentivement, et je remarquai qu'elles étaient toutes semblables. Je ne comprenais plus...

Soudain, un de nos compagnons poussa un cri de surprise. Il avait écarté les branches d'un arbuste, et nous désignait quelque chose.

Nous regardâmes.

Quel spectacle, mes amis !

Dans une petite clairière, j'aperçus le vice-consul assis dans l'herbe adossé au tronc d'un arbuste. Il était très pâle et paraissait dormir. Ses vêtements pendaient en lambeaux.

Nous nous précipitâmes vers lui, et je le secouai rudement. Il s'éveilla en sursaut, nous regarda sans comprendre, puis, me reconnaissant, il s'écria :

— Je l'ai... je l'ai enfin, le fameux « Nécrophorus doré » !

A ses côtés gisaient son filet et sa boîte à papillons.

— Regardez, reprit-il en ouvrant sa boîte avec d'infinies précautions, n'est-il pas merveilleux ?

Au fond de la boîte, un grand papillon noir et jaune battait des ailes.

Puis notre homme ajouta, avec une lassitude joyeuse :

— Ah ! il m'a donné bien de la peine, l'animal. Voilà deux jours que je cours après lui. Je suis rompu.

Et s'adressant à l'un de mes compagnons, il lui demanda, le plus simplement du monde :

— Est-ce que, par hasard, vous n'auriez rien à manger ?

Deux heures plus tard, nous rentrions en ville, escortant piteusement le vice-consul et son papillon.

★

— Vous voyez, Messieurs, conclut notre conteur, qu'il ne faut jamais être présomptueux et que les événements se chargent parfois de vous faire un clin d'œil ironique !...

Sur ces paroles pleines de sagesse, il vida son huitième verre de schiedam, alluma un grand cigare et s'en alla en nous faisant de la main un petit salut amical.

Le coin des timbres

LEOPOLD Ier

Il naquit à Coburg en 1790, de l'illustre famille de Saxe-Cobourg. Doué d'une intelligence remarquable, il acquit des connaissances très étendues. Elu roi des Belges par le Congrès national, le 4 juin 1831, il quitta l'Angleterre, débarqua en Belgique le 17 juillet et fut inauguré solennellement à Bruxelles le 21 juillet. Le 2 août 1831, 50.000 Hollandais franchissent soudainement la frontière. Avec une jeune armée de volontaires peu aguerris, Léopold sut ralentir la marche de l'ennemi et donner le temps à une armée française de venir au secours de la Belgique. Le traité des XXIV articles, signé en 1831, reconnut notre indépendance mais nous arrachait impitoyablement un morceau du Limbourg et du Luxembourg. Pourtant Guillaume n'était pas encore satisfait et refusait de rendre la citadelle d'Anvers. Le Général Gérard obligea le Général Chassé à capituler. Enfin, Guillaume accepta le Traité des XXIV articles en 1838, et l'année suivante les députés belges, la mort dans l'âme, le ratifièrent. Léopold épousa Louise-Marie d'Orléans. De cette union naquirent : Léopold, duc de Brabant, Philippe, comte de Flandre, et la princesse Charlotte. La Reine mourut en 1850. Ses vertus, sa bienfaisance l'avaient fait surnommer l'« Ange tutélaire », de la Belgique. Une église monumentale, érigée sur sa tombe à Laeken, dit la reconnaissance des Belges pour leur première Reine. Quand à Léopold Ier, il mourut à Laeken, le 10 décembre 1865. Son dévouement au pays lui a mérité le glorieux surnom de « Père de la Patrie ».

Nous donnons ici le timbre n° 302 qui le représente. Fr. DEPIENNE.



MELI-MELO

LE SAVIEZ-VOUS ?...

EN BREF

Alphonse XIII d'Espagne fut l'un des rares souverains connus à être roi dès sa naissance. Il reçut le serment de fidélité à l'âge d'un mois.

★

Il existe un phénomène vocal extraordinaire. Il s'appelle Fred Patzel. Au moyen de cris gutturaux, cet homme parvient à se faire entendre à une distance de trois miles, c'est-à-dire à près de cinq kilomètres.

★

UN RUDE VOYAGEUR

Parcourir soixante-quinze miles, c'est-à-dire cent-vingt km. en cinq jours au moyen d'une succession de sautillements, est un exploit peu banal. Il vient d'être réalisé par une grenouille américaine. Ce batracien particulièrement endurant, s'est ainsi rendu, dans le mois de juin 1923, de Wakefield à Old Center (Mass).



TOUT CECI EST FAUX...

— Il n'y a pas de riz dans le papier de riz, mais simplement de la pulpe de bois.

— Il n'y a pas de chevreau dans les gants de chevreau mais du cuir de mouton.

— Les chapeaux de Panama ne sont pas faits à Panama mais dans la République de l'Equateur.

— La baie d'Hudson n'est pas une baie mais une mer intérieure.

— Les peaux dites de « chamois » sont purement et simplement le cuir intérieur (côté de la chair) du mouton.

— Les vêtements de poils de chameau sont en réalité constitués de poils d'écureuil.

★

NOS PETITS PROBLÈMES

NOMBRE MAGIQUE

Si vous multipliez le nombre 142.857 par 2, 3, 4, 5 ou 6 vous obtiendrez *toujours* un total constitué par les chiffres du nombre original. N'est-ce-pas curieux ?

★

MOYENNE DE VITESSE

Pierre gravit une colline. Il atteint le sommet à l'allure de quinze km. à l'heure. Sachant que le trajet de la descente est exactement le même que celui de la montée, à quelle allure devra-t-il parcourir l'autre flanc de la colline pour exécuter montée et descente à la vitesse moyenne de trente km. à l'heure ?



Problèmes du n° 37

(Solutions)

TOTAL CONSTANT

6	1	8
7	5	3
2	9	4

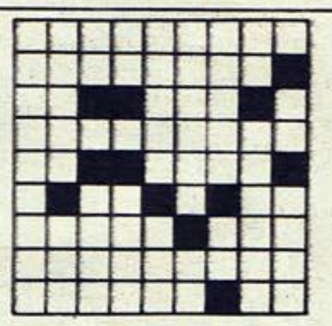
EXACT OU INEXACT ?

1) Exact. — 2) Inexact. — 3) Inexact. — 4) Inexact. — 5) Inexact. — 6) Inexact. — 7) Inexact.

ECONOMIE

Il suffit de couper la cinquième pièce de la chaîne en trois tronçons et d'insérer chacun de ces tronçons — comme le montre le dessin ci-dessous — entre les quatre maillons, de manière à obtenir une chaîne continue.





HORIZONTALEMENT

1. Tuer en masse. — 2. Organes de l'ouïe. — 3. Négation. - Plante textile. 4. Habitant d'un pays d'Europe. — 5. Règle. - Prince troyen. — 6. Préposition. - Note. — 7. Lac russe. - Ouvre la porte. — 8. Fait la cuisine. — 9. Pièce de fer. - Pronom.

VERTICALEMENT

1. Donne des leçons. — 2. Os. - Parcourus des yeux. — 3. Pronom. - Partisans. — 4. Note. - Poire. — 5. Mêlé. - Dit qu'une chose n'est pas. — 6. Acheteur. - Sans habit. — 7. Animal. - Adverbe. — 8. En les. - Fruits. — 9. Note. - Donne de l'air.

LA LEGENDE DU BON CHOCOLAT "Côte d'Or"



D'innombrables essaims d'avions, volant en formations régulières, se dirigèrent vers la cité royale...



Où les troupes grognonnes d'occupation célébraient leur victoire par de vastes beuveries.



Soudain, il s'abattit sur la ville, déjà si meurtrie, un véritable déluge de pralines COTE D'OR



qui éclatèrent parmi les Grognons et les culbutèrent par milliers. Eperdus, les artilleurs ennemis se ruèrent vers leurs canons...



TEDDY BILL

DEFENSEUR DES FRONTIÈRES

PAR LE RALLIC





TEDDY BILL A REJOINT LES JAQUETTES BLEUES.

— NOUS SOMMES ISOLES DE TOUT ET IL VA NOUS FALLOIR LUTTER A UN CONTRE CENT.





— FAITES OCCUPER TOUS LES PASSAGES ENTRE LA MONTAGNE ET LA PLAINE. FAITES VITE, CAR TEDDY BILL CONNAIT LA CONTREE MIEUX QU'UN VIEUX RENARD !

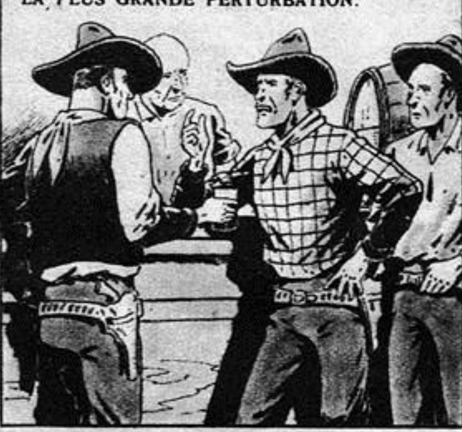


TONY ET RAMON, ENVOYES EN RECONNAISSANCE, ASSISTENT AU DEPART DES GROUPES INDIENS.

— JE CRAINS QUE CE SOIT BIENTOT LA FIN DE NOS AVENTURES !



A JERRYTOWN L'EVASION DE JEEWES ET LE SOULEVEMENT DES INDIENS CAUSENT LA PLUS GRANDE PERTURBATION.



MISS OLIVIA ADJURE SON PERE D'ENVOYER DU SECOURS A LA PETITE TROUPE.

— PERE, JE VOUS EN SUPPLIE, SI NOUS LES ABANDONNONS, ILS SONT PERDUS !...



A LA POLICE MONTEE, UN CHEVAL ARRIVE, SEUL...



— OH ! VOILA LE FOULARD DE TEDDY... LUI EST-IL ARRIVE MALHEUR... OU BIEN EST-CE UN MESSAGE ?



— IL FAUT AGIR SANS TARDER... UTILISEZ LES SERVICES DE NOAMIC... CE VIEIL INDIEN M'EST ABSOLUMENT DEVOUE ET SAURA BIEN DEJOUER LES PLANS DE SES CONGENERES.



— LE GRAND CHEF PEUT COMPTER SUR NOAMIC... AU COUCHER DU SOLEIL JE PRENDRAI LA ROUTE...



(A suivre.)



Jamboree!

JAMBOREE est un vocable des Indiens de la prairie, qui signifie « réunion de toutes les tribus ». Dès la fin de la guerre 1914-1918, lord Baden-Powell sentit combien il serait utile de créer des contacts amicaux entre tous les éclaireurs du monde. Il imagina de provoquer un vaste rassemblement des différentes délégations nationales qui, fraternellement unies malgré les différences de race, de couleur et de religion, pussent vivre, durant quelques semaines, l'expérience exaltante et magnifique de la vie commune.

C'est ainsi que naquit le 1er Jamboree, celui de Londres en 1920 où se réunirent 8.000 scouts venus de 20 pays différents. Après quoi, ce fut le tour de Copenhague en 1924, avec 6.000 participants de 36 nations, de Liverpool-Birkenhead en 1929 où malgré la pluie persistante et la boue, 5.000 scouts fraternisèrent avec le sourire, de Gädällö (Hongrie) aux portes de Budapest qui réunit en 1933, 28.000 éclaireurs du monde entier, de Vogelenzang (Pays-Bas) où Baden-Powell lança à l'univers son dernier message de paix et de fraternité.



Le Jamboree 1947 vient de se terminer à Moisson. Il s'est tenu dans la magnifique forêt qui, non loin de Paris, s'étend à l'intérieur d'une des boucles de la Seine. C'est à ceux qui n'ont pas pu y participer ou le visiter que je m'adresse aujourd'hui. Je voudrais, en quelques mots, leur faire comprendre quel miracle d'organisation il représente, de quelle somme prodigieuse d'efforts il est l'aboutissement, et quel magnifique message d'entr'aide souriante et généreuse il constitue.

Savez-vous, les amis, qu'il n'a pas fallu pour l'établissement du camp du Moisson, moins de 500 ouvriers et de 2.000 routiers ? Et savez-vous ce qu'ont réalisé ces 2.500 hommes et garçons unis par le même idéal ?

Les chiffres, en l'occurence, seront plus éloquents que de longues phrases. En voici quelques-uns. Ils ont tracé 20 kilomètres de routes et 12 kilomètres de pistes. Ils ont préparé 200 hectares de terrains de jeux et de rassemblement, 1.000 emplacements de troupes, un parc à autos pour 4.000 voitures, une arène pour 6.000 spectateurs. Ils ont construit une *gare* capable de recevoir chaque jour 20 trains, dans les deux sens, deux garages pour 200 autobus, un chemin de fer intérieur de 8 kilomètres, 14 km. de clôture, une station de pompage qui débite 3.000 m3 d'eau par jour, 25 km. de canalisations, des baraques pour les différents services du camp qui, mises bout à bout, occuperaient une longueur de 1.200 mètres, une centrale téléphonique d'où partent 300 kilomètres de fils reliés à 500 postes, un hôpital de 300 lits... En bref, ils ont érigé une *ville aussi grande que Douvres, que Mons ou que Luxembourg.*

Et cette ville possède non seulement sa gare, elle possède aussi ses cordonniers, ses blanchisseurs, ses restaurants, ses pompiers, sa piscine, sa police... La nuit tombée, elle s'illumine comme une capitale. Des crieurs de journaux, des fanfares la parcourent. On y trouve des églises, des marchés, des panneaux publicitaires. Les habitants de cette cité, surgie miraculeusement du sol, s'invitent à « faire un tour ensemble », reçoivent des personnalités de l'extérieur, vont au spectacle puis rentrent dans leur quartier par les allées de gravier et les jardins publics, sous l'œil indulgent des policiers...

Durant plusieurs semaines, 30.000 jeunes gens y ont vécu coude à coude. Ils venaient de 40 pays différents : d'Amérique du Sud, des Indes, de la Chine, des Etats-Unis, d'Haïti, d'Islande, du Moyen-Orient, du Maroc, de l'Egypte, du Transval, des Philippines, du Mexique... en bref du monde entier. Certains d'entre eux avaient atteint la France par chemin de fer, d'autres par mer, d'autres encore par la voie des airs, comme les Islandais. Ils avaient dû parcourir pour arriver à Moisson des distances parfois vertigineuses allant, pour les Mexicains, jusqu'à 14.000 km., pour les Philippins, jusqu'à 22.000 km., pour les Australiens, jusqu'à 27.000 km. (37 jours de voyage, en passant par Aden, Gibraltar, Southampton, Londres et Dieppe...)



Terminé officiellement le 18 août, le Jamboree de Moisson s'est continué par des excursions dans l'Ile de France jusqu'au 21, et terminé par une quinzaine de l'hospitalité durant laquelle les scouts étrangers auront pu vivre parmi une famille ou une troupe française.

Quel merveilleux souvenir tous ces garçons rapporteront dans leur patrie respective !... Et comment ne pas évoquer à l'occasion de ce Jamboree, le plus beau, sans doute, et le plus grand de tous ceux qui se sont déjà tenus, les paroles émouvantes prononcées à Vogelenzang, par Baden-Powell à l'adresse des éclaireurs : « Faites tout ce qui est en votre pouvoir pour établir l'amitié parmi les scouts de toutes les nations. Continuez à pratiquer votre loi. Souvenez-vous que vous avez aidé, par votre bonne volonté, à faire la paix de Dieu parmi les hommes. Maintenant, au revoir... Que Dieu vous bénisse tous !... »



LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)





















(A suivre.)